

we can add is that, without changing this legal structure, the political and social democratization of Turkey will be very difficult. A society based on a mentality that views the absence of the other as the condition for its own existence, and on a legal system created as the product of this mentality, cannot be democratic. A future respecting human dignity and honor cannot be established. We have written these lines in the spirit and hope that this will be understood and changed one day. (p. 193)

This book is a valuable addition to filling the gaps of our understanding of genocide and helps readers navigate complex terrain in the case study presented. In this regard, at the end of the first four chapters, the authors have added summaries entitled “A Brief Evaluation” that capture the spirit of the laws discussed therein and their implications. It would have been interesting to add similar summaries to the three final chapters as well. The bibliography might have been further enriched by the presence of some relevant recent works, for example Kevork K. Baghdjian’s *The Confiscation of Armenian Properties by the Turkish Government Said to be Abandoned* (A.B. Gureghian, Translator, Editor; Yves Ternon, Introduction. Antelias, Lebanon: Catholicosate of His Eminence of Cilicia, 2010).

I recommend this book as a case study to be included in graduate level courses. In addition to its thorough review of the questionable statecraft of genocidal states, it is a reminder of the merits of engaged scholarship. Akçam and Kurt, by sharing their research as an act of solidarity with citizens who continue to challenge state restraints and master narratives based on genocide, make a contribution to the ongoing process of crafting a just society.

Arpi Hamalian
Concordia University

MARCHAND, Laure et Guillaume Perrier – *La Turquie et le fantôme arménien : Sur les traces du génocide*. Arles, Solin- Actes Sud, 2013, 218 p.

C’est dans le contexte de l’approche du centenaire du premier génocide du XX^e siècle – perpétré par l’Empire ottoman contre les Arméniens, impuni et farouchement nié par le gouvernement turc – que deux journalistes, Laure Marchand et Guillaume Perrier, tous deux correspondants de presse en Turquie, l’une pour *Le Figaro* et *Le Nouvel Observateur*, l’autre pour *Le Monde*, nous offrent ce livre. Ce récit passionnant est une synthèse originale et surprenante d’une dizaine d’années d’enquêtes de terrain que les auteurs ont effectuées, surtout dans des lieux historiques en Turquie. Cet ouvrage, qui a eu un écho important dans les médias, a d’ailleurs été publié sous forme de bande dessinée en 2015.

Les auteurs nous proposent un voyage de l’intérieur, un voyage dans le temps et dans l’espace où l’ici et l’ailleurs se mélangent, les documents officiels et les témoignages conversent, où la diaspora et la Turquie se rejoignent et ce, en partant

de Marseille pour sillonner la Turquie d'Istanbul à la frontière de l'Irak, de la mer Noire à la Méditerranée et ainsi dresser à partir de récits de vie un tableau sensible et très nuancé de la réalité actuelle et passée, de la dynamique entourant la question arménienne en Turquie et à l'international.

Ces deux journalistes, ont réussi à rassembler une quantité de preuves bien vivantes et tangibles du génocide en interviewant des survivants cachés ou islamisés, des Kurdes qui ont aidé les victimes, des descendants de Kurdes qui ont participé au crime, des opposants farouches au régime turc, mais aussi en retrouvant des traces préservées sur la pierre des églises et d'autres monuments. De façon très subtile, les auteurs abordent le sujet en prenant des plans d'attaque insoupçonnés et inédits. Dans chaque chapitre, à partir d'une étude de cas, d'un nouveau récit ou du portrait d'un personnage, ils traitent des aspects historiques, humains, juridiques, économiques, politiques de la question et dressent un tableau complet, une compréhension du problème dans sa globalité en montrant avec autant d'indices que la négation des faits relève, à l'évidence, de « la névrose collective » (p.24). D'après le portrait tracé par les auteurs au gré des rencontres et des témoignages, c'est une Turquie dialectique, malade de son négationnisme, hantée par ce fantôme arménien que nous percevons.

Après quelques repères historiques, une introduction reprend le parcours de la loi liée à la pénalisation du négationnisme du génocide arménien en France et pose la problématique particulière du déni de ce génocide par la Turquie et l'obligation pour tous les pays d'affronter l'histoire. Les auteurs expliquent l'unicité du génocide arménien qui est le seul génocide nié par le légataire de ses auteurs, la Turquie, « le seul pays qui met autant d'énergie à travestir l'histoire » (p. 25) et effacer ses traces.

Les 18 chapitres suivants sont autant de petites histoires, de voyages qui mettent en scène des lieux, des personnages étonnants qui surgissent d'on ne sait où. Un petit détour par Marseille, la « petite Arménie », lieu de la première immigration arménienne après le génocide, permet, avant de se rendre sur les lieux en Turquie, de planter le décor et de définir la problématique. Des portraits témoignent du parcours des rescapés et de leurs descendants, de l'organisation de la communauté, de la résilience et du combat pour la survie de la culture.

La suite nous mène dans un monde insoupçonné en Turquie. On est frappé par le nombre de témoignages que les journalistes ont pu récolter et par les portraits qu'ils brosent. Depuis la publication du *Livre de ma grand-mère* de Fetiye Çetin et surtout depuis l'assassinat de Hrant Dink en 2007, bien des Arméniens et descendants cachés sont sortis de l'ombre. Le chapitre 4 porte sur les « convertis arméniens de l'ombre » qui se redécouvrent une ascendance arménienne et vont jusqu'à ce reconverter au christianisme. Il décrit aussi concrètement la dialogique et la peur dans laquelle vivent encore ces familles arméniennes qui se sont converties à l'islam pour sauver leur peau.

Aussi, à travers le récit de leurs pérégrinations les journalistes revisitent des lieux emblématiques : le Dersim, massif montagneux au sud d'Erzincan connu pour avoir résisté à l'autorité étatique centrale, et où des milliers d'Arméniens trouvèrent refuge en 1915 ; le fameux Mont Moïse (Musa Dag), célèbre pour

avoir résisté 40 jours à l'offensive turque ; le village de Vakif, « le dernier village arménien de Turquie », trompe l'œil utilisé par l'État comme symbole de coexistence pacifique des minorités en Turquie.

Le chapitre 9 relate les ratés de la diplomatie dans le rapprochement arméno-turque au moment des éliminatoires de la Coupe du monde de foot 2010 où l'Arménie et la Turquie se sont retrouvées dans le même groupe. Ce chapitre expose les difficultés diplomatiques, la situation géopolitique de la région qui asphyxie l'Arménie actuelle tout en révélant le nombre et la réalité quotidienne des Arméniens d'Arménie qui travaillent et vivent illégalement en Turquie. Le chapitre suivant complète ce dernier en traitant de l'obsession négationniste de l'État turc qui constitue un frein à ce rapprochement.

Un chapitre portant sur l'assassinat de Hrant Dink, journaliste turc d'origine arménienne, interroge la continuité de la persécution des Arméniens. Deux autres chapitres mettent en exergue la construction de la république turque sur la spoliation des biens arméniens. Leur enquête sur le palais de Çankaya, logement officiel du chef de l'État turc qui appartenait à l'origine à une riche famille arménienne, montre l'énorme bévue de cette république qui s'est bâtie sur une propriété spoliée. Aussi, leur enquête montre bien comment s'est opéré le transfert de l'économie des Arméniens aux Turcs, organisé par le ministère de l'Intérieur. Ainsi une nouvelle bourgeoisie turque s'est constituée sur les lieux mêmes où habitaient les Arméniens.

Les descendants des « justes Turcs » (chapitre 18, p. 206) – les sous-préfets ou gendarmes turcs qui se sont fait assassiner pour avoir désobéi aux ordres et épargné les Arméniens – parlent fièrement de leurs ancêtres et les représentent comme des héros. Il y a aussi l'histoire des Kurdes rebelles à l'autorité centrale qui ont caché ou aidé des Arméniens. Dans le chapitre « Les Kurdes: aiguillon de la conscience turque », on parle des communautés kurdes comme celle de Diyarbakir qui contrairement à l'État turc ont reconnu le génocide arménien et font des efforts considérables pour redonner aux Arméniens la place qui leur revient dans la dynamique de leur ville.

Dans le chapitre « L'âme du maquis », on découvre la question troublante de la connexion entre des descendants de résistants arméniens et des militants de groupuscules d'extrême gauche tels que le Tikko (*Türkiye İşçi ve Köylü Kurtuluş Ordusu*, ou « Armée Turque de libération ouvrière et paysanne ») et des branches armées du nationalisme kurde contemporain.

On ressort de cette lecture avec des perspectives nouvelles sur la question arménienne et une impression qu'à chaque détour de chemin les traces et les témoignages fourmillent. Malgré la censure, le fantôme arménien est omniprésent en Turquie dans les pierres, la terre et les mémoires humaines.

Sylvia Kasparian
Université de Moncton